

# LA MÈRE DES VIVANTS



HELLEN REYAH

# LA MÈRE DES VIVANTS

II

RÉSURRECTION



*À ma fille, encore une fois, qui s'est  
dit que j'étais très bizarre.*

*À mes relecteurs, et mes correcteurs,  
dont ma mère, qui a corrigé une  
faute sur deux.*

*À Céleste, qui vit décidément de  
drôles d'aventures, plus que moi en  
tout cas !*

*À tous ces lecteurs qui poseront leurs  
yeux sur cette trilogie, et qui feront  
vivre l'imaginaire en eux.*

*Réfléchir est un don, profitez en bien,  
je vous ai gâté, de rien !*

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Copyright © 2020 Hellen Reyah-Ain  
Image de couverture : IStock  
Courriel : Hellenreyah@gmail.com  
Tous droits réservés.  
ISBN-979-10-359-3267-1

Le domaine de l'atmosphère vint à l'existence par la parole. Les engendrés et les êtres périssables, (la parole) les manifeste dans l'incorruptibilité, pour l'avènement de grands juges, pour qu'ils ne goûtent pas aux choses sensibles et ne soient pas emprisonnés dans la création. Mais lorsque les engendrés y montèrent, et virent, à partir de la création, les œuvres de ce monde, ils condamnèrent son archonte à la corruption, parce qu'il était un modèle du monde, [substance] et principe de la matière, sombre rejeton corrompu. [Ensuite], après avoir regardé (cōšt) [vers le bas], la Sagesse vit la ténèbre, alors qu'elle l'illuminait, (et) qu'elle se tenait à côté du lieu qui était le sien [...]

Zostrien, NH VIII 1, 9, 2-18, p. 253.





## *AVANT-PROPOS*

La vie ressemble à un paquet cadeau remis entre nos mains. Nous l'inspectons durant notre existence et le secouons pour entendre les cliquetis ou les sons qu'il pourrait nous transmettre en indices. Nous scrutons ses faces et cherchons l'ouverture en vain. Ainsi vient la résignation devant ce trésor enfoui et inviolable qui ne nous montre pas sa raison d'être. Nous nous réjouissons ou nous pleurons quand nous trouvons enfin un semblant de réponse, toutes uniques et différentes. Ce don précieux ne nous mène pas tous aux mêmes portes ou à des buts communs, sa date de péremption varie aussi. Il est un mystère qui persiste à l'analyse humaine, aux sens terriens, il défie la logique et la matière. Une interrogation s'impose malgré nos tentatives d'explications : qui livre donc ce paquet ?

Je m'étais rendue à l'évidence : la conception d'une seule existence ne tenait plus. Je n'étais pas exclusivement, moi, Céleste Pennrose, une mère soumise aux vicissitudes d'une vie ordinaire. Il y avait plus, et c'est parce qu'un jour la voix s'était fait entendre que je pus trouver cette fenêtre inédite. Le souvenir des figures

féminines et masculines que j'avais incarnées venait me prouver la grandeur de l'univers dépassant la condition humaine. Le voyage dans le temps ne provenait pas d'un vortex, mais de mon périple dans le tourbillon des existences antérieures.

Mon âme circulait dans l'infiniment petit, dans une tornade qu'elle ne maîtrisait pas, elle s'était exprimée une première fois en tant que Keymah, dans un contexte belliqueux multimillénaire. La Mère Serpent avait pris part aux origines d'une guerre interminable et en avait goûté les horreurs qui entachaient visiblement toutes les formes de vies. « *Pas une pour rattraper l'autre* », c'est ce que pensait Céleste recouvrant une grande partie de mes souvenirs, dépitée.

Mon âme avait voyagé d'étoile en étoile jusqu'à se poser sur Sirius.

Sirius, système stellaire aux étoiles triples, s'était développé, amenant au jour un peuple d'enseignants et de sages. Ils étaient des fertilisateurs et des ensemeurs. Je réalisai, en tant qu'Ash Athirat Séba, un autre tour de roue parmi eux, et par ma naissance, me révélait prétendante à la couronne de Sirius.

La culture du pôle féminin y était encore très présente. Ce peuple était l'héritier de la race de Keymah. Les ethnies reptiliennes et amphibiennes de l'étoile triple cohabitaient dans une tension sous-jacente, et curieusement, se mélangeaient génétiquement. Elles cherchaient, elles aussi, à coloniser l'univers.

Ash avait donné naissance par manipulation biologique à plusieurs êtres hybrides, dont Enim, un guerrier en mal de reconnaissance ; et Aya, un scientifique contemplatif. Le peuple d'Ash, assisté d'autres espèces sous la houlette du Haut Conseil, procédait à des missions de surveillance et de développement de la vie dans le jardin de Namma. Dans ce foyer foisonnant, l'Homme était apparu, créature modifiée par les savants venus des étoiles dont Ash et Aya faisaient partie. Les Hautes Terres émergeaient comme le centre d'une civilisation évoluée.

Si pour Ash et Aya l'humanité était une prétendante au rang des dieux, Enim ainsi que toute une frange des purs, ces êtres non hybridés et reptiliens, avaient décrété le terme de nos expériences. Le genre humain n'était qu'une bête de plus, indigne et intolérable. Alors son sort en fut scellé, nos vaisseaux écrasèrent toute trace de vie, menant les océans à se soulever. Le déluge advint, le seul événement qui resterait en mémoire. Les populations survivantes furent déplacées et chacun de nous essayait au mieux de raviver la flamme qui brûlait toujours en eux.

À la fin de cet épisode, Aya disparaissait lui aussi jusqu'à se perdre dans l'amnésie la plus totale, l'oubli du temps. Il m'avait donné un fils, Baal, mélange de nos deux génomes, résolu à lutter contre Enim s'accaparant la Terre. Ce même Enim qui mit un terme au destin d'Ash.

## *Avant-propos*

Puis vint Inn, la danseuse au croissant de lune, captive de Sires, un autre tyran, foulant les plaines de Mars.

J'avais emprunté bien des voix, et des existences chaotiques, parfois heureuses, mais toutes marquantes. Au-delà de ces routes jalonnées d'émotions se dégageait la plus puissante de toutes. Une force essentielle à la vie de mon âme me soutenait, l'amour d'Aya, ma moitié perdue. Mais la connaissance de soi était le chemin, j'étais le sentier à gravir, ma propre pierre philosophale. Mon voyage n'émergeait que par le souvenir des liens inaliénables qui ne me quittaient pas. C'est par cette mémoire que je pus traverser le voile, trouver mon véritable corps, mon origine première. J'étais piégée dans un système conçu pour engendrer d'autres réalités : l'A.R.C.

Il n'y avait pas d'au-delà, l'au-delà était le monde des créateurs : les Kalhems. La Terre était leur ouvrage. Cette planète comme notre univers était sur un plan bien physique, un ensemble généré artificiellement par une machine que j'avais bâtie et dans laquelle les esprits choisis pouvaient s'injecter. J'étais Kalseyah Par'As, la scientifique kalhem qui voulait explorer d'autres possibilités, et qui ne se résumaient pas à la conception virtuelle. Le passé de Seyah ressurgissait sur mon présent.

À peine arrivée dans le monde kalhem, je fus renvoyée sur notre bonne vieille Terre comme si tout

n'avait été qu'un rêve. Je savais très bien que ce n'en était pas un. Des veilleurs m'avaient réintroduit dans le système. Comment m'en échapper ? J'étais désormais ignorante de la suite, devant composer avec notre réalité et la connaissance acquise grâce à ces aventures.

Recouvrer la mémoire de Seyah était la priorité pour me sortir de ce labyrinthe qui était devenu, par l'entremise de sentinelles sinistres, une prison des dieux. Ces géants légendaires : Titans ; dieux déchus, avaient bel et bien existé et foulé, jadis, notre sol. Mais ce que les épopées séculaires ne nous disaient pas c'est que le Tartare était Gaïa, notre bonne planète.

Les traditions religieuses et mythologiques situaient les Enfers hors de notre réalité. Le monde d'en bas n'était pas isolé et la Terre était ce monde d'en bas. Je crois que cette vérité effrayait les gens, en imaginant un seul instant que ce lieu était une geôle pour nos âmes serviles, les croyances qui raccrochaient un humain à la vie menaçaient de se disloquer.

Comment avancer en sachant qu'on ne pouvait rien faire pour échapper au destin de l'humanité ? Comment garder l'espoir sans se dire que les tourments étaient bons pour notre évolution ? Il était courant de penser que cet endroit qui nous abritait était l'école de l'âme et que toute douleur nous menait vers l'ascension et la libération. Comment les supporter autrement ? Si l'on vous apprenait demain que vous avez souffert pour rien, que ce que vous êtes devenus n'est

pas un être plus fort, mais un être brisé qui tente de vivre en recollant les morceaux ?

Les blessures ne rendent pas plus solide, elles fragilisent la structure. Une brèche comblée avec de la rustine finira tôt ou tard par se fêler à nouveau en cas de choc. Pourquoi l'humain serait-il différent ?

L'intolérable désespoir que cet horizon faisait naître était si insupportable qu'il était préférable de s'aveugler. Et paradoxalement, ce tabou ultime était notre seule chance d'élévation. Or, cela n'arrangeait pas les affaires des dirigeants de ce pénitencier, ainsi on inculquait une positivité aux actes et ressentis négatifs. Ce malaise me guidait sur la voie d'une autre explication.

Le cœur et l'âme humaine n'étaient pas façonnables, et si les corps l'étaient, leur essence même était immaculée et inviolable. C'est ce dont il fallait se souvenir, et garder en mémoire. Notre don de résilience et notre pouvoir se déployaient dans la connaissance de notre environnement, de ses racines et de notre parcours ici-bas. Le piège qui se refermait sur nous devenait subitement moins prégnant par la seule conscience de son existence : la réalité d'une machine-tortionnaire et de ses veilleurs corrompus.

Cette technologie démesurée face aux capacités humaines était une intrication du futur dans notre passé, et elle était si incroyable que les habitants de cette Terre, le jardin de Namma, n'y adhéraient pas un ins-

tant. Comment à ce stade-là, élargir le regard de mes congénères ? Je n'en avais pas le pouvoir, il résidait au creux de leurs mains, rien ni personne ne pouvait ouvrir de force une conscience, et il était bien cavalier de le penser. Seuls le chemin intérieur et la connaissance ésotérique de soi conduisaient à cette initiation et à la tombée du voile. Mais il n'était pas impossible qu'en plantant une graine, un arbre pousse, cela m'aidait à ne pas abandonner. L'humanité dans son ensemble aurait un jour la capacité de se libérer de ses chaînes.

J'aurais pu m'attendre à ce que mes pensées soient confuses au retour, mais elles étaient claires et lumineuses. Mon amour pour Aya était intact, et la jeune femme manquant d'assiduité que j'étais avant cet épisode, s'étonnait d'elle même. Mes existences successives n'avaient pas su effacer un sentiment aussi subjectif et simple que l'amour. C'est bien parce qu'il était simple qu'il résidait dans un noyau préservé. La complexité n'était que gesticulation stérile qui ne laissait aucune trace après notre passage dans le vivant. Cette étincelle éternelle qu'était notre esprit venait du même lieu que l'amour. Elle était notre début et notre raison d'être, ainsi il n'était pas possible d'oublier ce que nous étions, terriens, Kalhems, ou habitants de Sirius. Peu importe les destinations, nos essences étaient semblables, issues d'un unique corps vivant nous ayant engendrés. L'univers, la source, Dieu et aussi Maman,

## *Avant-propos*

tous ces termes n'avaient qu'un sens : l'origine de notre vie.

Je crois que les Kalhems n'avaient aucune idée de la cause de nos présences. Ils modelaient le temps, la création, mais le fait de savoir comment un organisme fonctionnait ne révélait aucunement sa provenance. Le plus grand des mystères demeurait intact, à l'abri des incartades de ces êtres grouillants et colonisant tout sur leur passage. À l'image du corps et de ses bactéries, il existait un monde dans un monde, un peuple dans un être, qui se combattait lui-même en pensant être victorieux alors qu'il s'annihilait. Perdre de vue que la bataille contre un autre n'était qu'une lutte contre soi fut le début de notre aventure dans ces univers établis.

Il nous restait beaucoup à comprendre, et c'est ainsi que je pus dérouler le fil de la mémoire de Seyah.



## IN MÉMORIAM

Nous étions au mois de mars 2021, à la veille du printemps. Le décalage, insinué par ces événements dans mon esprit, s'évanouissait petit à petit. La pauvreté de la normalité m'irritait de moins en moins, le quotidien me rattrapait.

L'idée de partager mon expérience et le chemin exploré trottait dans ma tête, jusqu'à ce que je décide de rédiger toutes ces images sur du papier. Je m'étais hasardée à espérer un bon accueil de ma publication, mais elle n'avait pas su atteindre le cœur des lecteurs. Toquant tout d'abord à la porte des maisons d'édition ésotériques, je faisais chou blanc :

*« Madame, vos écrits sont intéressants, mais nous n'avons pas le lectorat pour les publier. »*

Les rares yeux qui les avaient parcourus trouvaient l'épopée trop improbable et trop démesurée pour receler une parcelle de vérité.

Comment leur en vouloir, lorsque fleurissaient des dizaines de pseudos éveillés déclamant des discours de plus en plus tordus, et des histoires mystiques avec des êtres de lumières haut perchés ?

Ainsi, je m'étais dirigée vers des maisons d'édition de l'imaginaire, mais là encore le résultat attendu ne venait pas :

*« Des sujets déjà vus, rien de nouveau dans la science-fiction. »*

S'ils avaient su, que contrairement aux autres auteurs, la moindre miette de ce que j'avais écrit eût été vécue, peut-être l'auraient-ils envisagé différemment. Mais mon intention n'était pas de briller ni de m'enrichir. Je voulais partager cette mémoire oubliée de tous, insérer l'aube d'un réveil dans une humanité endormie. Alors j'étais mon livre moi-même pour qu'elle demeure hors d'un tiroir. Chacun s'en saisirait ou pas, mais j'avais au moins pu transmettre une partie de la réalité aux yeux de mes congénères.

Les visions n'avaient pas cessé depuis mon retour. Des visions qui n'en étaient pas puisqu'elles étaient des souvenirs réapparaissant progressivement. Je gravissais les marches d'un escalier qui me menait encore bien au-delà de mon savoir, là où le temps se perdait dans le néant, là où aucun homme ne poserait un pied : dans la tête d'Eb'Ani, sœur de la cinquième génération des hôtes kalhems.

J'oubliais pour un moment Céleste et plongeait dans la vie d'Eb'Ani. Je vivais sur Kal'Ur dans la cité d'Adamenios, la capitale. La ville se coiffait de grandes constructions et d'une coupole de verre réfléchissant le

ciel rougeoyant qui se prolongeait jusqu'aux contre-forts d'un massif rocheux et escarpé.

Au sud se trouvait une large étendue de liquide mordoré que nous appelions « Akhar ». Elle était à la fois nourricière et délétère. Elle rejetait dans notre atmosphère des particules qui nous offraient la vie, mais nous ne pouvions pas la toucher sous peine d'être irrémédiablement perdus. Les personnes contaminées n'avaient pas la chance d'être sauvées, il n'existait aucune cure, le processus étant bien trop rapide pour permettre l'intervention d'un secours. Ainsi, tout le monde avait appris depuis son plus jeune âge à ne pas s'en approcher de trop près, à contempler de loin sa magnificence et ses reflets irisés et huileux. La beauté pouvait être un poison surtout sur notre planète.

Andar, un jeune Kalhem en avait fait l'expérience. Intrigué et fasciné par ces étendues, il avait nourri depuis très tôt une curiosité insatiable. Il était si frustré de ne pas pouvoir établir un contact corporel avec ce liquide, que l'idée était devenue une obsession. Un jour, son envie se déroba aux principes maintes fois répétés de nos aïeuls : il plongea sa main dans le fluide. Aussitôt, une onde parcourut son bras et le désagrégea. Cette image fut horrible et son funeste sort marqua les esprits bien des cycles après, tant et si bien que chaque jeune se voyait conter ces faits comme avertissement.

Notre environnement était assez aride et froid. Seuls les rayons du soleil donnaient une teinte rou-

geoyante chaleureuse à ces terres. Les Kalhems, d'aussi loin que je puisse l'imaginer, faisaient partie de notre univers. Ils arpentaient et ensemençaient des mondes.

Ce jour-là, je devais me rendre dans un lieu tout particulier : le Shetadek, ceci afin d'étudier l'histoire de notre peuple, cela faisait partie intégrante de notre enseignement. Le savoir était transmis immédiatement à notre cerveau à l'instant où nous nous reliions au Shetadek. Il était la mémoire des entreprises et des faits anciens, de ce qui advenait dans le moment présent, et ce qui serait potentiellement créé. Il était une matrice de stockage et de prévisions directement liée au flux temporel, un écoulement ininterrompu dans lequel le temps n'était pas segmenté.

Plonger à l'intérieur était éprouvant pour celui qui ne maîtrisait pas son voyage, beaucoup de ceux qui s'y étaient essayés étaient revenus altérés. Alors nos enseignants nous avaient prévenus et interdit d'y accéder avant notre initiation secondaire.

L'autorisation donnée, nous avions pour consigne de rechercher un seul sujet d'intérêt à la fois. Mon étude du jour consistait à comprendre l'agencement du temps. Je me plaçai devant le Shetadek en fermant les yeux, une brume lumineuse s'imposa à ma vision. Des embranchements multiples tournoyaient et scintillaient en direction des points de convergence, là où les événements étaient fixés dans le continuum de l'es-

pace et du temps. Tant de chemins s'affichaient, innombrables versions de l'histoire.

À chaque nœud ou à chaque choix, le buisson se divisait pour donner naissance à une nouvelle branche aux côtés de l'originelle. En principe, les deux faisceaux parallèles ne se touchaient pas, mais j'assistai à présent à la conjonction de deux ramifications, qui au fur et à mesure, s'étiolaient. Elles passaient d'un bleu éclatant saturé à un marron foncé puis se coloraient d'un gris terne : elles mourraient et perdaient toute vitalité. Les deux réalités ne pouvaient cohabiter si proches l'une de l'autre et disparaissaient. À cet instant, c'était toute l'existence de la branche originelle qui menaçait de s'effondrer. L'une entraînait l'autre dans sa dissolution.

La force du Shetadek m'expulsa, j'en avais trop vu, trop pour que je puisse l'assimiler correctement. Ainsi m'apparaissait le temps, comme un buisson de possibilités toutes explorées et actives se prolongeant indéfiniment sauf dans le cas où par d'obscur causes, elles se rejoignaient. Mais les univers ne devaient pas se rencontrer au risque de périliter instantanément. Grâce au Shetadek, nous pouvions observer toutes ces alternatives, les scruter, les étudier, cela nous était utile pour anticiper nos choix et les appliquer au mieux.

Les Kalhems vouaient un culte à la sagesse, elle était la base de leur philosophie de vie, et le pilier sur

lequel tout un chacun devait s'appuyer pour se comporter. Elle était mesure, pondération, et réflexion, le sentiment n'existait presque plus chez nous. Nous lui préférierions l'objectivité guidée par une compréhension des actes et non par l'empathie. Nous dépassions cette capacité à ressentir les émotions des autres qui représentait, pour notre peuple, l'animalité et causait des drames inutiles. Ainsi nos jeunes bénéficiaient d'enseignements leur permettant de se maîtriser et d'élever leurs esprits hors des contingences physiologiques. Pourtant, des ratés se produisaient : j'avais du mal à me grandir et à me départir de mes réactions affectives ou impulsives. J'étais une erreur de conception qui appliquait de manière aléatoire les conseils que l'on me donnait. Si ce monde visait la perfection, je n'en étais manifestement pas une, contrairement à mes sœurs.

Ma famille se composait de six sœurs toutes respectueuses de nos lois et de la mentalité kalhem. Nous étions élevées ensemble dans un compartiment du bâtiment qui nous accueillait. Nous naissions de manière artificielle, puis étions placées dans nos appartements et chaperonnées par un adulte référent jusqu'à ce que nous soyons prêtes pour devenir des hôtes. Tout le monde n'accédait pas à cette fonction, en revanche, nous étions toutes une potentielle réserve pour les esprits kalhems des Sages : en cas de décès, des corps étaient disponibles pour réintégrer leurs âmes. Il n'y

avait pas beaucoup de Sages, donc les hôtes prédéterminés pouvaient espérer passer entre les mailles du filet et vivre leur vie.

Ainsi, j'étais comme mes sœurs, dotée d'une épée de Damoclès sur la tête. Cela ne m'empêchait pourtant pas d'envisager tous les stratagèmes pour contourner le fait, s'il venait à se présenter. En parler avec elles occasionnait beaucoup de heurts et des discussions houleuses. Je me rappelai cette discussion avec Hyrcanthe et Panadionus, où pour la première fois, la confiance absolue en mes semblables s'effrita entièrement :

– Cesse de raconter des inepties Eb'Ani ! C'est un devoir et un honneur d'être le réceptacle de nos Grands Sages. Notre sororité te protège pour l'instant, mais tu devrais prendre garde aux propos que tu as l'audace de tenir !

C'est une défiance à nos traditions et cela n'est pas convenable, tu sais bien ce qu'il en coûte de déroger à notre fonction. D'ailleurs, personne n'a osé et pour cause ! dit Hyrcanthe dans un jet mêlé d'agacement et de froideur.

Elle se reprit, il n'était pas question de transgresser ses propres règles, pas d'émotions démesurées, pas d'épanchement. Il lui était inacceptable de se laisser déborder. Elle avait, malgré son flegme apparent, un tic qui la trahissait systématiquement : elle se touchait l'oreille dans un tout petit pincement, qui je l'avais remarqué depuis le temps lui ordonnait de se resaisir.

Hyrcanthe était la plus raisonnée de toutes, la plus scrupuleuse des lois, le Cerbère de nos sœurs, bref elle était l'empêcheuse de tourner en rond.

J'avais, jusqu'à ce moment, un profond respect pour elle tant elle semblait solide et responsable, bien qu'elle me paraissait étriquée d'esprit.

Mon autre sœur Panadionus présente à ce moment-là prit la parole à son tour :

– Hyrcanthe, je crois que tes mots dépassent ta pensée !

Tu t'adresses à notre sœur, soit sûre qu'elle ne se permettrait jamais d'attaquer nos traditions séculaires, elle a eu le même enseignement que nous, pourquoi veux-tu lui faire peur ?

– Elle ne parle pas à tort et à travers, dis-je. Elle ne cherche pas non plus à m'effrayer... Je sais pertinemment qu'elle serait la première à me dénoncer si je refusais l'Emphase. Je m'en doutais, mais je n'aurais jamais cru devoir me méfier de ma propre sœur. Ce jour, je vois derrière le masque, je perçois que les règles priment beaucoup plus que ses éventuels liens. Et je me demande même si ces liens ont une existence ! lançais-je avec colère.

Tu me déçois Hyrcanthe, profondément, tu es froide et glaciale comme la montagne Bel-or.

La montagne Bel-or était le plus grand sommet de notre planète, si gelé que les Kalhems n'y mettaient ja-



mais un pied, la comparaison était assez violente. Je récupérai mon souffle et mon calme relatif.

— Panadionus, je te remercie de prendre fait et cause pour moi, mais c'est peine perdue, tu risques plutôt de t'attirer ses foudres. Parce que oui, elle en a, et tu as beau le cacher, Hyrcanthe, dis-je en lui lançant un regard noir, mais tes émotions sont bien présentes, elles transpirent et émanent de toi, que tu le souhaites ou non !

— Ne l'attaque pas autant Eb'Ani, commenta Panadionus. Certes, sa parole est très rude, mais je ne pense pas qu'elle te dénoncerait, n'est-ce pas Hyrcanthe ?

Hyrcanthe me toisa, mais se tût.

Elle n'avait pas daigné répondre, peut-être l'avais-je blessée et cherchait à retrouver de la contenance dans son silence. Voilà comment je me mis à douter de ma sœur.

Têtue, j'enfonçai le clou encore une fois pour la convaincre du bien-fondé de ma position :

— Sœur, comprends-tu que l'idée même d'Emphase me révulse et me terrifie ? Quelles sont la légitimité et la vertu dans le fait d'ôter un esprit de son corps pour en insérer un autre ?

On parle d'un meurtre, quand bien même accepté, ce n'est ni un honneur ni une bonne chose ! C'est une pratique horrible dans laquelle on dispose des individus comme de vulgaires objets de remplacement.

Moralement, comment peut-on tenir ce positionnement, Hyrcanthe ? Comment peut-on se targuer de suivre une voie de sagesse et s'adonner à l'achèvement d'une vie qui ne devrait pas se finir ?

– Eb'Ani, les hôtes sont lucides sur leur sort et veulent faire ce sacrifice pour la communauté, leur retirais-tu ce choix ?

– Mais leurs esprits sont façonnés pour ce renoncement, ce n'est pas de la conscience, c'est de la soumission suggérée. Et ça te suffit pour garder ta morale sauve ?

Cela me paraissait évident, mais visiblement pas pour ma sœur.

– J'ai confiance aux principes fixés par les Grands Sages, nos Anciens, répondit Hyrcanthe. Chaque chose à sa raison d'être, c'est ainsi... Le remettre en question place notre monde en péril !

Notre discussion prit fin ici. Panadionus n'avait pas repris la parole pensant que nous parviendrions à nous entendre. Mais ce ne fut pas le cas, je me heurtais à un mur qui ne voyait pas au-delà des normes et des règles imposées. Elle était disciplinée, mais son esprit avait abandonné sa souveraineté. J'en étais apeurée et résignée, tant la chose adoptait une ampleur déconcertante. J'espérais juste ne jamais faire face à cette situation, parce qu'il était évident que je ne pourrais pas trouver de l'aide auprès d'Hyrcanthe.

L'absence d'émotion pour le bien commun impliquait-elle un manque de moralité ? Je commençais à le penser. Une émotion était une impulsion naissante qui nous permettait de ressentir, et cette perception avait en général sa finalité et sa raison d'être. La gommer ôtait la capacité à être touché et à comprendre l'autre, il n'y avait plus alors de singularité, il n'y avait que l'intérêt général. Ce qui semblait juste, a priori, se révélait injuste lorsque je creusais. Si le sacrifice au peuple était une idée noble et servant les buts de notre civilisation, il faisait fi de la victime et de ses droits à l'existence.

J'avais vu, grâce au Shetadek, ce temps infini se dérouler et s'étendre au gré des choix individuels et collectifs. Comment imaginer alors qu'une personne n'avait pas d'importance ? Au contraire, un choix, une minuscule décision concernant un seul individu perdu au milieu de l'immensité pouvait tout changer ou tout anéantir.

Les particules de tout ce qui existait s'intriquaient et possédaient leur pendant, chaque modification avait un impact immédiat sur l'autre particule. Elles n'étaient pas symétriquement ordonnées dans un temps ou un espace rigoureusement identique, mais elles coexistaient, liées par un fil invisible sur lequel, avec fulgurance, les vagues d'énergie se déplaçaient. Cette parfaite mécanique pouvait se gripper et s'effondrer à tout moment, recherchant un équilibre constant

entre le positif ou le négatif, toute déstabilisation demandait compensation.

Notre responsabilité trouvait ses fondements dans le savoir qui nous était offert, il n'était pas question d'agir imprudemment et de tirer des ficelles qui ne nous appartenaient pas. Le respect et la préservation des univers devaient être notre seul protocole valable. Le sujet des hôtes y était intimement lié. Prendre une vie pour en sauver une autre : quel équilibre pouvait-il en résulter ? Le transfert d'énergie psychique d'un corps à l'autre n'était pas un simple transvasement, il induisait dans ce cas l'anéantissement d'une réserve énergétique précieuse : l'âme.

Pourquoi y aurait-il eu des âmes supérieures à d'autres ? Comment estimait-on la valeur d'un esprit ?

Le déséquilibre qui s'opérait avait forcément des conséquences sur la bonne marche de l'univers à court ou long terme. Personne ne l'abordait et ne semblait avoir traité le sujet. Dans toutes mes recherches dans les vieux papiers et les anciens enregistrements kalhems, je ne trouvais aucune allusion à ce thème. Je ne pouvais croire que nos grands pontes, depuis la nuit des temps, n'avaient jamais envisagé que leur pratique pouvait se révéler destructrice. Le Conseil de Sauvegarde était-il au courant de tout ceci ? Le bon sens me soufflait qu'il n'était pas possible d'ignorer les conséquences d'un tel agissement. La seule réflexion valable

était celle de me dire que l'Assemblée kalhem occultait volontairement cet aspect de l'Emphase.

Les Grands Sages priorisaient leur subsistance au détriment de celle de l'Ordre cosmique.

Quelle révélation sordide ! Ma foi en notre peuple prenait un coup de massue. Notre planète était froide, j'espérais juste que le cœur de ses habitants, s'il leur en restait un, ne s'était pas laissé éteindre et charmer par les sirènes de l'éternité. La fin ne légitimait pas les moyens, cette conduite était indigne de la grande civilisation que nous étions.

Au lever de l'astre principal, je quittai mes appartements, car d'autres enseignements m'attendaient. La dispute avec mes sœurs hier m'avait profondément perturbée, et la perspective de mon remplacement avait continué à me hanter durant mon sommeil.

Je me repassais le film en boucle : il existait douze Grands Sages : donc douze hypothétiques hôtes.

La parité du Conseil était assurée pour ceux qui avaient choisi le sexage non obligatoire et les androgynes.

Les Sages Haniah, Arianil, Pyrethe, et Sharan étaient les représentantes du pôle féminin.

Kalabh, Yolakt, Dugur, et Miral étaient ceux du pôle masculin.

Puis suivaient Yamar, Fanelon, Min'She et Benut, qui étaient les témoins de la réunion des deux polarités.

Il fallait que j'éclaircisse un aspect crucial dont je n'avais pas connaissance : les Grands Sages choisissaient-ils leurs hôtes au hasard ?

Pour en avoir le cœur net, je devais investiguer, et la seule personne capable de me renseigner était un Grand Sage. La manœuvre n'était pas simple, comment arriver à trouver les informations nécessaires directement à la source sans éveiller de soupçons sur ma probité ? L'unique ancien avec qui j'échangeais était Haniah. Elle me connaissait bien, et je lui faisais confiance. Elle savait à quel point je pouvais être curieuse de tout, elle ne serait donc pas surprise ou suspicieuse de mes questions. C'est ainsi que je me dirigeai vers ses quartiers.

Les Sages vivaient dans une tour au sein du Sinélium. Le Sinélium, la grande assemblée du Conseil de Sauvegarde, siégeait dans un lieu sacré et révérencieux enveloppé dans une salle ronde bordée de colonnes de pierre. Au centre, une dalle richement ornée marquait la place de chaque membre. Lorsqu'ils se réunissaient, chacun restait debout immobile et débattait des sujets de la session. Au-dessus de cette salle se trouvaient leurs logements qui disposaient de bien plus de confort et de luxe que la population moyenne par égard à leur rang. Ils contrôlaient le destin de la planète et de notre peuple, chaque Kalhem en était conscient, et les révéraient pour la charge qu'ils occupaient.

J'avais l'habitude de me rendre chez Haniah et de discuter, on me fit monter à l'étage par une plateforme se dématérialisant et se rematérialisant à l'endroit déterminé. Les portes sensibles et connectées à l'énergie personnelle des Kalhems nous reconnaissaient, et nous octroyaient le droit d'accès. Haniah était installée sur un siège le dos tourné à l'entrée, elle m'attendait. Elle démontrait une capacité hors norme à prévoir ce qui allait se produire. Elle savait que je venais.

Elle me fit signe d'avancer et de m'asseoir en face d'elle.

– Bonjour ! Eb'Ani, quelle est la question du jour ? m'asséna-t-elle avec un sourire.

– Mes hommages, Grande Sage Haniah. Je me rends compte que je suis intarissable, mais vous êtes une si bonne enseignante que je ne peux plus me passer de vous !

Je lui rendis son sourire.

– Que me vaut ta visite, mon enfant ?

– Mara, je m'interroge sur notre peuple et plus précisément sur le cérémonial de l'Emphase.

Je me disais que tourner autour du pot était beaucoup plus risqué que de poser une question dans un élan de naïveté. Je jouais donc la jeune femme candide.

– Et, que veux-tu savoir sur l'Emphase ?

– Tu nous as créé moi et mes sœurs afin d'être des hôtes pour recueillir l'esprit sacré des anciens trépas-

sés. Mais je me demandais... Comment nous choisissez-vous ?

– Je ne te cache pas que c’est un sujet que nous n’éversons pas. C’est un rite qui doit rester en partie mystérieux. Mais j’ai l’intuition que tu dois être mise au courant, je vais donc faire une entorse au secret qui me lie, me dit presque en chuchotant Haniah.

– Je te remercie Haniah.

– Bien. Tu sais que nous sommes les seuls habilités à créer de nouvelles vies...

Haniah attendait un geste de ma part pour continuer, comme si elle voulait s’assurer que je suive tout ce qu’elle me disait. Je lui confirmai donc mon attention par un signe de tête. Elle poursuivit :

– Nos corps sont immortels et l’unique manière de réguler notre population est de limiter sa croissance. Ainsi nous gardons le monopole des naissances. Il n’y a pas de procréation qui ne soit pas artificielle. Étais-tu au fait de ceci ? m’interrogea Haniah en levant ses sourcils et ouvrant bien grands ses yeux.

– Je savais que vous utilisiez une machine pour nous concevoir, et que deux Sages sont nécessaires afin de nous donner une existence.

– Tout à fait, mais nous pouvons engendrer seuls. Pour des raisons de brassage génétique et de pérennité de notre peuple, nous avons choisi de combiner nos ADN. Chaque enfant que nous amenons à la vie est issu de l’ADN des Aînés. Cependant, nous conférons